

Maurice HÉLIN

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

EXTRAIT de *l'Archivum Latinitatis Medii Aevi*
(Bulletin du Cange), Tome XIX 1946.

BRUXELLES
SECRETARIAT ADMINISTRATIF DE L'U. A. I.
PALAIS DES ACADEMIES

1948

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LEXICOGRAPHIE.

Les anciens lecteurs de l'*A. L. M. A.* se souviennent d'avoir lu (t. V, 1930) une très intéressante contribution de M. Pietro Sella : *Nomi latini di giuochi negli statuti italiani* ; nous la retrouvons aujourd'hui, revue et augmentée, mais les quinze pages ou à peu près qu'elle occupe dans son présent état sont intégrées dans un fort volume de plus de sept cents pages (Pietro Sella. GLOSSARIO LATINO ITALIANO, *Stato della Chiesa — Veneto — Abruzzi*, 8^o, XXXII-687 pp. Città del Vaticano, 1944 [*Studi e Testi*, 109]) qu'il nous est particulièrement agréable de signaler en tête de cette chronique : d'abord, parce que les ouvrages de cette ampleur sont, pour nos études, une véritable aubaine ; ensuite, parce que cela nous permet de rappeler le GLOSSARIO LATINO EMILIANO (XXIV-407 pp.) du même auteur, paru en 1937 (*Studi e Testi*, 74) que l'*A. L. M. A.* n'a pas eu l'occasion de citer à l'époque et que les circonstances, par la suite, ont sans doute contribué à laisser dans l'ombre : la 3^e édition de l'*Einführung in das Mittel-latein* de K. Strecker (1939) n'en faisait pas mention. Le titre en indique à suffisance le contenu. Quant au présent volume, il comporte deux lexiques : celui des Abruzzes (pp. 645-681), et celui des États pontificaux et de la Vénétie (pp. 1-639) ; ici, M. Sella a dû renoncer à pousser plus loin la répartition géographique de ses matériaux : ceux-ci, puisés en général dans les archives vaticanes, sont de provenances très diverses — d'Avignon à Bénévent — mais ils ont été maintes fois rédigés par des scribes qui n'étaient pas de la région. Un sigle néanmoins mentionne toujours le lieu d'origine (Latium, Marches, États de l'Église, Ombrie, Vénétie) des divers recueils de textes figurant dans la liste des abréviations (pp. IX-XXXII).

Il y a lieu d'insister un peu sur cet aspect régional du latin au moyen âge, d'autant plus que cela apporte quelques correctifs aux idées qui ont cours en la matière. Langue internationale, dit-on généralement : oui, en ce sens qu'elle avait cours dans toute l'Europe occidentale et, de plus, dans les pays d'outre-mer où s'aventuraient ses croisés et

ses marchands ; oui, en ce sens qu'elle vivait toujours sur le vieux fond commun fourni par la littérature classique et par le latin de l'Église. Mais ce vieux fond s'enrichissait chaque jour, du fait qu'il fallait répondre à des besoins nouveaux ; or — et d'autant plus que les souvenirs de l'école ou l'usage de la chancellerie leur venaient moins en aide — les rédacteurs d'actes et même les écrivains faisaient ce que Montaigne a immortalisé en une formule fameuse (« et que le gascon y arrive si le français n'y peut aller ») : ils recouraient aux mots de la langue usuelle. Et, si une latinisation rudimentaire, improvisée souvent, suffisait à les internationaliser, ils n'en gardaient pas moins la marque de leur origine.

En attendant qu'un italien ou un italianisant vienne, avec la compétence requise, traiter dans ce Bulletin de l'apport des glossaires de M. Sella à la géographie linguistique de la péninsule, bornons-nous ici à souligner l'importance de cette contribution d'un travailleur isolé, qui complète si heureusement les dépouillements méthodiques dont les deux parties publiées à ce jour du *Latinitatis italicae medii aevi Lexicon imperfectum* par les soins de M. Arnaldi (*A. L. M. A.*, t. X, 1936 et t. XII, 1938) nous ont apporté le fruit. L'abondance même des textes antérieurs au XI^e s. avait déterminé le comité italien à ne pas pousser ses dépouillements au delà de l'année 1022 : la sagesse de cette décision nous laissait néanmoins un regret. Grâce soient donc rendues à M. Sella qui, avec les seuls moyens dont disposait un Du Cange — la patience et un labeur obstiné — a réussi, en pleine guerre, à éditer un glossaire d'une pareille richesse.

Un article, pris entre mille, nous dira, mieux que de longs commentaires, ce que nous pourrons y trouver :

MESCLUS, panno misto : « guarnaciam mescli », Cipolla, *Un amico di Cangrande*, p. 39, Verona a. 1339 ; « pecia de mesclis », Mon. Ragusina, III, p. 212, Curia romana a. 1362 ; v. *clamis, dupla, guarnachia, mantelina, mischiatus, tabarus, tunica*.

— nome del rubino : « unum rubinum de mesclo et de catabriata », Molmenti, Venezia, I, p. 476, a. 1339.

Nous avons choisi, à dessein, un article assez bref ; certains s'étendent sur trois, dix, voire quinze pages (cf. *vinum, pannus, ludus*).

Notons aussi l'importance des renvois en italique : ce ne sont pas simplement, comme c'est généralement le cas, de simples listes de synonymes ou des variantes orthographiques ; ils sont conçus à la manière des dictionnaires analogiques, et c'est ainsi qu'un vocable intrinsèquement banal (*color*, p. ex., est suivi de douze lignes de ces renvois ; *lapis*, de seize ; *aureus*, de trente-huit ; *argenteus*, de quarante-sept !)

fournit matière à un article d'une inestimable valeur documentaire, car les mots renvoient aux textes, et les textes intéressent l'histoire des arts et des techniques, de l'économie et de l'agriculture, la vie et les mœurs ... Ainsi M. Sella, non content de nous offrir un riche trésor lexicographique, nous livre la clef qui nous introduit à la connaissance des multiples aspects de la civilisation italienne pendant tout le moyen âge et presque jusqu'au déclin de la Renaissance. Les *Abbreviature* des pp. IX-XXXII et (pour le *Glossario latino abruzzese*) 643-644 recouvrent parfois, mais surtout amplifient l'*Index Latinitatis italicae medii aevi* (A. L. M. A., t. VI, 1931, pp. 1-90) et nous montrent dans quel vaste champ M. Sella a exercé sa diligente curiosité.

La thèse de M. Kurt Zangger : *Contribution à la terminologie des tissus en ancien français* (Th. phil., Zurich, Bienne, Schöler, 1945, 45 pp.) est un bon modèle de ces monographies dont il serait souhaitable que les rédacteurs des articles de notre futur dictionnaire aient le plus grand nombre possible à leur disposition. Le latin, sans doute, n'y occupe pas la première place ; mais ceci s'accorde avec la réalité des faits. Pour une bonne part, en effet, les accroissements de son trésor lexicologique sont dus à l'adaptation de termes fournis par les langues vulgaires.

L'auteur semble avoir hésité sur le cadre à donner à ses recherches ; en fait, plutôt qu'à la terminologie des tissus en français, son étude est consacrée à la terminologie des tissus de France (y compris la Flandre, productrice principale, et même le Brabant, qui forme avec la Flandre une même entité économique). Néanmoins, son sujet est bien délimité ; il a délibérément exclu de son champ d'investigation les textes littéraires ; ils ne pouvaient que l'égarer, vu leur nombre et le vague de leurs témoignages ; si, à l'occasion, il s'y rencontre un terme intéressant, c'est bien plutôt par référence aux documents de nature économique ou technique (ordonnances, règlements, tarifs de douane, livres de comptes et inventaires) qu'on essaiera de l'éclairer.

Relevons, dans l'introduction, un intéressant essai de classification des diverses appellations des tissus : 1) d'après la couleur ou le dessin (*bruneta, pannus vergatus*) ;

2) d'après la provenance — qui n'est pas nécessairement le lieu de fabrication, mais plutôt l'entrepôt — (*pannus de* + nom de lieu, ou *pannus* + adjectif ; souvent d'ailleurs le nom de lieu devient nom commun : *boquerannus, petia Yprie sine virga*) ;

3) d'après la technique de fabrication ; « l'écarlate et peut-être l'estanfort rentrent dans ce groupe » dit M. Z., qui a raison de se mon-

trer réservé à propos de l'estanfort (cf. H.-E. De Sagher, dans *Mélanges d'Histoire offerts à Henri Pirenne*, t. I, p. 118, note).

D'autre part, les textes rédigés dans une langue autre que le français recourent à trois procédés différents pour rendre le terme français : 1) traduction : Fr. *roié*, lat. *radiatus*, *virgatus*, *strifualtus*, *stri-paticus* — « ces deux derniers sont des mots allemands latinisés qu'on pourrait donc aussi faire figurer au groupe suivant » ;

2) adaptation : Fr. *mellé*, lat. *mellétus* ;

3) transcription pure et simple : *panni coloris* vert de boy *clari*.

Parmi les termes désignant des couleurs « et qu'il n'est pas toujours aisé de définir ». M. Z. cite : *color cogtanei* (« ce mot qui manque dans Du Cange est peut-être une déformation de *cotoneu-*, coing »)

color porrei (« couleur de poireau »)

La dureté des temps, malheureusement, n'a permis à M. Z. que de publier une faible partie des matériaux qu'il avait rassemblés. Relevons néanmoins, à l'intention des collaborateurs du futur dictionnaire, les termes latins figurant dans les différents articles (*Acolé* — *Cramoisi*), à l'exclusion toutefois des formes mentionnées dans les lexiques courants (Du Cange, Baxter ...) et des variantes orthographiques peu importantes :

albus (p. 20-21) ;

biffa (p. 20) ;

blanch-, *blangu-*, *blanquetu-* (p. 23) ;

blanquus (p. 21) ;

blaveus, *blavius*, *blavus* (p. 23-24) ;

blodius (p. 24) ;

bocaramu-, *boccaramen*, *boccaranu-*
(p. 26) ;

boguerannu-, *bouqueraniu-* (p. 26) ;

brucequinu-, *bruchiquinu-* (p. 33) ;

brunellu- (p. 31) ;

bruneta, *brunetatus* (p. 30-31) ;

bruneticu-, *brunetis* (p. 30-31) ;

brunus, *brunus* (p. 28) ;

bucaramen, *buchanu-*, *bucharanu-*,
bucheranu- (p. 26) ;

burellu- (p. 34) .

burneta (p. 30) ;

camelina, *camelinu-*, *camil-*, *cam-*
melinu-, (p. 37) ;

camelot- (p. 40) ;

camocatu-, *camotatu-* (p. 41) ;

carmetius (= *cramoisi*, p. 49) ;

cendalum, *cendatum*, *centatum* (p.
44-45) ;

cinereus, *cinericius* (p. 45-46) ;

cohopena (p. 48) ;

coelius, *coleya* (≥ *acolé* (p. 17) ;

grana (*de* —, *in* —), (p. 45) ;

plaveus, *plavius*, *plavus* (p. 24) ;

prunetu- (p. 30) ;

pureya (p. 17, n.) ;

sendatum (p. 44) ;

zendatum (p. 44) ;

Il faudrait ajouter : *baldekinus*, dont nous avons relevé cet exemple dans les *Documents concernant les Bogards de Malines*, ed. J. Vannerus (*Bull. Com. roy. d'hist.*, t. 80, p. 242) : *salvis nobis canonicis pannis cericis seu baldekinis, qui supra corpora defunctorum ponuntur* (an. 1317) ; ainsi que *canevac* : *Item canevac pro sacco faciundo* (*Het Memoriaal van Jehan Makiel*, p. 122, cf. *infra*, p. 429).

On regrettera que M. Z., dont la thèse, éditée en 1945, avait été présentée en 1940, n'ait pas eu connaissance du *Glossario latino-emiliano* de M. P. Sella ; il conviendrait d'ajouter à sa bibliographie Lokotsch (Karl), *Etymologisches Wörterbuch der europäischen (...) Wörter orientalischen Ursprungs* (*Indogerm. Bibliothek*), Heidelberg, Winter, 1927, ainsi que : Karabacek (J.), *Über einige Benennungen mittelalterlicher Gewebe*, Wien, 1882.

GRAMMAIRE, HISTOIRE DE LA LANGUE.

Nous avons dit ailleurs (*L'Antiquité Classique*, t. XIV, 1945, pp. 395-400) l'intérêt des recherches que M. Dag Norberg poursuit sur la syntaxe des textes latins du Bas-Empire et du haut moyen âge. Pratiquant avec bonheur une méthode illustrée par les *Syntactica* de M. Löfstedt, M. D. N. nous apporte deux volumes : *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins und des frühen Mittellateins* (Uppsala Universitets Årsskrift, 1943, 9), Uppsala, Lundquist ed. (*S. F.*) et *Beiträge zur Spätlateinischen Syntax* (Arbeten utgivna med Understöd av Vilhelm Ekman's Universitetsfond, 51), Uppsala, Almqvist et Wiksells, 1944 (*B. S. S.*) ; ils sont presque exclusivement consacrés à des analyses : nous ne nous risquerons pas à les résumer, puisqu'en ces matières la schématisation se fait aux dépens des nuances et laisse s'éventer cet esprit de finesse qui, justement, rend les analyses de M. D. N. si pénétrantes. Nous nous bornerons à y glaner ce qui intéresse plus particulièrement la lexicographie.

Le chap. XI des *S. F.* est consacré à l'histoire des déponents et des réfléchis. On sait combien, en ce qui concerne les premiers, l'usage était devenu flottant à la fin de l'Empire. *A loquere, imitare* (Martin de Bracara, cf. p. 71), *renascere, morire* (p. 152) répondent des « déponentialisations » dues, tantôt à l'influence des parfaits périphrastiques de verbes intransitifs (de *properatus sum, ambulatus sum*, on a induit *properari, ambulari*, et l'analogie a donné *occidi, resurgi* ...), tantôt à une réaction de la langue écrite contre les licences de la langue parlée (hyperurbanismes) : *proficiscor* et *gradior* ont pu amener *ambulor* ; *arbitror* et *opinor, credor* ; *adipiscor, acquiror* (pp. 154-156). De la même façon, les réfléchis se sont multipliés dans la langue vulgaire : *se vertere, se movere, se credere* ont engendré *se tornare, se appproximare, se recognoscere* (pp. 160 sqq.) ; on verra même le pronom réfléchi accolé à des passifs : *se fuerunt sociati* ; *dum ita se agerentur* ... (p. 166).

L'analogie toujours fera de *paenitet* un réfléchi : *me paeniteo, ... se paenitet* ! (p. 173).

Le chap. XII traite de l'emploi des verbes transitifs dans un sens

intransitif (*cremare, coquere, perdere*, etc), ou réfléchi (*levare, extinguere, prosternere*, etc) ; inversement, des intransitifs ont été employés transitivement : on en trouvera de nombreux exemples au ch. X (*Zur Kasus- rektion einiger Verben*) ; tout ceci intéresse directement la sémantique et devra être consigné dans les articles du futur dictionnaire. A l'histoire de la conjonction *quod* et de ses composés *iuxta quod, secundum quod, excepto quod, pro quod* (= *pro eo quod*), *propter quod*, etc., M. D. N. a consacré tout le chap. XV ; le suivant n'est pas moins intéressant pour notre propos : il étudie les adverbes et les prépositions employés comme conjonctions : *post, postius* — dans le sens de *postquam* — et, par analogie, *postea* ! *Ante*, par contre, ne semble guère avoir été utilisé de la sorte, mais on trouve de nombreux exemples de *mox* (= *mox ut*) et d'*interim* (= *interea*) dans le sens de *avant que* ; *forsitan* équivaut à *si forsitan, usque ad à usque ad id ut* ; *excepto, iuxta, secundum* sont employés dans le sens de *excepto quod, iuxta quod*, etc.

Dans les *Beiträge z. Spätlat. Syntax* également, il arrive que morphologie, lexicographie et syntaxe soient imbriquées, et parfois fort étroitement. S'agit-il d'un emploi insolite de l'accusatif, dans l'exemple suivant, emprunté à Grégoire de Tours (*Hist. Franc.*, 5, 24) ; *filiis suas ... VIM abstulit ...* ? non, l'anomalie est du ressort de la morphologie ; dans *rem* également, l'accusatif est devenu une forme stéréotypée, et cette ankylose (*erstarrung*) se rencontre aussi dans les noms de lieu en *-polim* (on trouve cette forme dans la fonction de locatif, de compl. de point de départ, voire même de sujet), ainsi que dans divers pronoms (*omnia* notamment est employé comme singulier) ; *causa*, par contre s'emploie comme neutre pluriel !

En attendant que soit écrite l'histoire du latin de chancellerie et des diplômes, M. D. N. nous donne (*B. S. S.*, ch. VII) un aperçu de l'emploi, dans cette langue spéciale, des participes *suprascriptus, supradictus, praefatus, memoratus, supramemoratus* et analogues comme substituts de démonstratifs.

Nous avons eu l'occasion, ici-même (t. XVI, 1942, pp. 189-191) de rendre compte de la thèse où M. Sävborg a étudié le rôle de la préposition *de* dans les expressions de lieu ; M. D. N. revient (*B. S. S.*, ch. VII) sur cette question de la liaison des prépositions, soit avec des adverbes, soit avec d'autres prépositions (*insimul, a foris, abintus, desuper, desubtus, abante*, etc) : on sait assez la fortune que la plupart de ces formations ont eue dans les langues romanes.

Mentionnons encore les pages traitant de l'enclitique *-que*, tantôt supprimé (*quaecum, qualiscum, uter* = *quaecumque, qualiscumque*, etc), tantôt, par un processus inverse, employé pléonastiquement :

idemque, suusque, ideoque, tam ... quamque, et même *tam ... quamque et* (= *et ... et*). Ceci nous amène aux particules corrélatives (ch. X) ; *aut ... aut* est fréquemment usé dans le sens de *sive ... sive*, souvent aussi dans celui de *utrum ... an* ; *an ... an*, par contre, n'est parfois qu'un substitut de *aut ... aut*. Quant aux particules négatives, le monosyllabisme de beaucoup d'entre elles, risquant « de paraître insuffisant à contenir une idée notable » (Cf. J. Marouzeau, *Stylistique latine*, p. 99), a favorisé leur renforcement pléonastique, aux dépens du principe selon lequel deux négations équivalent à une affirmation. Ce renforcement, par la suite, s'est étendu à des polysyllabes, voire à un verbe tel que *negare*.

Cette sèche nomenclature a-t-elle réussi à donner un aperçu de la variété des problèmes traités ? Ceux qui ont suivi pas à pas M. D. N. dans ses pénétrantes analyses n'auront pas manqué d'admirer le conservatisme hardi (les deux mots, en philologie, n'ont rien d'incompatible) qui lui a si souvent permis de retrouver le fait grammatical typique, fût-il relégué dans l'apparat critique par la rassurante unanimité des *codices deteriores* !

Au point de vue de l'histoire de la langue, M. Dag Norberg a été amené, dans la préface des *S. F.*, à reconsidérer les faits sur lesquels M. Ferdinand Lot s'est naguère prononcé ici-même (t. VI, 1931) en un retentissant article : *A quelle époque a-t-on cessé de parler latin ?* Sans contester les faits, M. D. N. les interprète de toute autre façon. Quand, en archéologie, on parle de la ruine d'un monument, faut-il la dater du jour où des lézardes sont apparues dans ses murs et où des pierres sont tombées de sa voûte, ou bien de celui où un Viollet-le-Duc a réparé les brèches et redessiné une nouvelle façade ?

Pour M. D. N., c'est la renaissance carolingienne qui, en instaurant le règne du latin d'école, a définitivement interrompu une évolution où la langue, si abâtardie fût-elle en apparence, restait fidèle à ses lois internes et continuait à obéir à son génie propre. Nous laissons à chacun le soin de choisir entre les deux thèses en présence. Soulignons seulement combien les vues d'un Henri Pirenne sur le début du moyen âge — la vraie rupture avec le passé se plaçait, selon lui, à l'époque de Charlemagne — trouvent ici une confirmation qui, pour n'être point concertée, n'en est que plus troublante.

En raison de l'importance des *Compositiones ad tingenda musiva*, on voudra bien nous pardonner, nous n'en doutons pas, ces notes tardives — elles sont consacrées à un ouvrage datant de 1941 (J. Svennung, *COMPOSITIONES LUCENSES, Studien zum Inhalt, zur Textkritik und*

Sprache. Uppsala Universitets Årsskrift, 1941 : 5), mais dont les circonstances ne nous ont pas permis d'avoir plus tôt connaissance. Disons tout d'abord que l'appellation nouvelle donnée au texte n'a pas été dictée par un vain souci d'originalité : le titre choisi par Muratori ne correspondait qu'imparfaitement au contenu de l'ouvrage. *Compositiones Lucenses* s'impose d'autant mieux qu'il évoque à la fois la bibliothèque capitulaire de Lucques, qui a l'honneur de posséder ce texte insigne, et le lieu d'origine même de ce fameux recueil. Dans un premier chapitre, M. Sv. entreprend de situer les *Compositiones* dans l'ensemble de la littérature « alchimique » (l'adjectif est peut-être ambitieux pour des recettes relatives à des « trucs » de métier, quand ce n'est pas, pour employer un terme trop péjoratif, à la fabrication de simples *ersatz* !). Il semble bien que, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne puisse arriver qu'à des approximations en cette matière. Certains critères sont d'application délicate. Glosant *sal bedica* (= *sal Baeticum*), S. 19, M. Sv. (p. 75) s'exprime comme suit : « Dass hier eben spanisches Salz benutzt wird, kann auf spanischen Ursprung dieses Verfahren deuten ». Ceci, au contraire, nous porterait à croire que le sel en question est un produit importé, et, comme le dit M. Zanger à propos de la terminologie des tissus (cf. *supra*, p. 421) « plus le lieu de production d'un article est éloigné et plus on est porté à le désigner par le nom de ce lieu, vrai ou présumé ». Notons en passant que M^{lle} Rozelle Parker Johnson, dans une thèse dont M. Sv. n'a pu avoir connaissance (*Compositiones variae from codex 490, Bibliotheca capitulare, Lucca, Italy. An Introductory Study*. Illinois Studies in Language and Literature, vol. XXIII, n° 3, 1939) s'est essayée elle aussi à déterminer la place qu'occupe le texte lucquois dans l'ensemble de la tradition.

Sans méconnaître l'intérêt de pareilles recherches, on s'attachera davantage au chap. II ; il nous offre un fragment inédit, qui, égaré au vingt-huitième quaternion du m^s. dont notre texte occupe les trente et trente et unième, avait échappé à l'attention de Muratori et de M. Hedfors. Il a trait à un procédé d'établissement de fondations sous l'eau et à la fabrication d'un ciment.

Le chap. III, *Bemerkungen zum Inhalt und zur Textkritik* ne comporte pas moins de soixante-dix pages de gloses où les positions du précédent éditeur sont soumises à une sévère critique : la nature même du texte, la transcription maladroite de termes rares, et de mots grecs notamment, sa rédaction souvent elliptique, en font un terrain d'élection pour les philologues, et on mesure là les progrès réalisés en moins d'une décade dans la connaissance du latin de basse époque. Au point

qu'on se demande pourquoi, plutôt que d'imposer à ses lecteurs le recours continu à l'éd. Hedfors, M. Sv. n'a pas lui-même édité à nouveau le texte !

Non moins étendu, le chap. IV est consacré à la langue des *Compositiones*. M. Sv. a soin de nous mettre en garde contre la méprise qui consisterait à y voir une transcription fidèle de l'usage contemporain ; elle est peu homogène, et des survivances de la langue châtiée y voisinent avec des vulgarismes bien accusés. Mais nos lecteurs, soucieux de précisions, préféreront recourir directement aux analyses de M. Sv., dont la consultation leur sera d'ailleurs facilitée par de bons index. Si copieux soient-ils, on regrettera néanmoins que les questions relatives au vocabulaire n'aient été traitées qu'occasionnellement : il y a bien (chap. V) une étude sur le nom de la mosaïque : (*opus*) *mosaicum*, *musicum*, les muses élisant les grottes comme demeure ; *opus musaeum* a dû être employé pour désigner l'ornementation des plafonds et des parois — mais non des pavements — des grottes artificielles. Il y a aussi, au chap. IV, des § consacrés aux transcriptions en *-in* de noms grecs en *-ιον* (p. 124) ; aux suffixes *-istrum*, *-oticus*, *-iacus* (influence des adjectifs grecs tels que *ἠλιακός*, mais processus bien latin ; cf. *Indiacus*, d'après *Ἰνδία*, alors que l'adjectif grec correspondant est *Ἰνδικός*) (pp. 125-127) ; aux verbes en *-izo* ; aux radicaux élargis : *tepidisgat* (formé sur *tepidus*), au lieu de *tepescat* ; (*h*)*eramenteus*, au lieu de *ereus* (p. 132). A la vérité, le texte est si riche en particularités lexicographiques qu'un *Index verborum* complet s'impose : tâche particulièrement difficile, vu l'abondance des formes problématiques ; mais M. Svennung est particulièrement qualifié pour la mener à bien.

Une fois que se seront fait sentir les effets de la renaissance carolingienne, la langue — car c'est à ce point de vue exclusivement que nous nous plaçons ici — perd beaucoup de son intérêt. Elle est dès lors, à quelques exceptions près, régie par la grammaire, et c'est en vain que nous y chercherions les témoignages de l'évolution dont les documents de l'époque antérieure gardent si manifestement l'empreinte.

Le latin de Loup de Ferrières, l'un des meilleurs représentants de l'« humanisme monastique », méritait certes une étude : sœur Cherubine Snijders (*Het Latijn der Brieven van Lupus van Ferrières, middeleeuws humanist*, Amsterdam, 1943) lui a consacré une thèse consciencieuse mais qui n'apporte guère que de l'attendu : une morphologie conforme à l'usage classique, une syntaxe et un vocabulaire où l'élément proprement médiéval est infiniment moins important que celui de la latinité

post-classique et de la latinité chrétienne ; enfin, si Loup use des clauses rythmiques, ce n'est guère qu'à la fin de ses périodes, et donc dans une bien plus faible mesure qu'à la période d'épanouissement du *cursus*.

De la langue des *Gesta Francorum*, M. John Joseph Gavigan (*The Syntax of the Gesta Francorum*, Philadelphia, 1943) n'envisage qu'un seul aspect : la syntaxe. Nous avouons ne pas voir l'intérêt que présente la référence continuelle à l'usage ancien (*Early, classical, poetic, silver...*) ; du moment que le latin était devenu affaire d'enseignement, c'est la tradition scolaire qu'il fallait essayer de retrouver, et c'est bien plus à Donat et à Priscien, maîtres de l'enseignement grammatical au moyen âge, qu'il convenait de se reporter qu'à Leumann-Hofmann et à l'Antibarbarus !

TEXTES.

Parmi les dernières publications de la Commission royale d'Histoire, citons, dans la série in-8°, les *Actes relatifs à l'Administration des Revenus domaniaux du Duc de Brabant (1271-1408)*, Bruxelles, 1943. M^{lle} Mina Martens y a réuni 118 actes, presque tous inédits, dont 28 rédigés en latin. Nous n'avons pas à dire ici l'intérêt qu'ils présentent au point de vue de l'histoire rurale ou économique : aucune publication relative à l'administration d'un domaine princier n'avait d'ailleurs encore été réalisée pour une province belge ou pour une région voisine. On devine déjà que ces textes méritent d'être considérés attentivement au point de vue lexicographique. A cet égard, l'« Index des termes rares ou inédits » est bien décevant : neuf termes ou formules latins ! A côté de la table onomastique, qui relève les moindres officiers du prince et les plus modestes lieux dits (avec raison, d'ailleurs), cette maigre glanure, limitée aux seuls termes « qui ne figurent pas dans les glossaires », du moins avec l'interprétation proposée par l'éditeur, fait vraiment pauvre figure. Derrière les mots, pourtant, il y a les choses, et l'étude d'une institution ne se conçoit pas sans un relevé préalable des termes qui en désignent les différents rouages et le fonctionnement ! Or, si *alloiains* fournit à M^{lle} M. la matière d'un § où sont rappelées les diverses dénominations des juges des cours allodiales (*homines allodiales, allodii pares vel consortes* — auxquels il faudrait ajouter *allodiales* employé substantivement), l'Index en question ne mentionne même pas les agents qui interviennent, ou peu s'en faut, dans tous les actes ici réunis : les receveurs du domaine (*rentier, rentmeester*). En latin, on les voit désignés sous les appellations suivantes : *collector reddituum* (1284) ; *receptor reddituum* (1289) ; *receptor reddituarius* (1301) ;

receptor (sans déterminant, 1293) ; *reddituarius* (1358) ; *rentarius* (1369). (Les dates sont celles du plus ancien document où nous les voyons apparaître ; elles n'ont évidemment qu'une valeur indicative, puisque, parmi les textes qu'elle a étudiés, M^{elle} M. a dû se résoudre à ne publier que les plus significatifs). Ajoutons que nous trouvons encore *subreceptor* (1325), pour désigner le remplaçant du receveur, et que *rentariatus* (1369), que l'éditeur fait suivre d'un [*sic*] nous paraît un dérivé d'aussi bonne frappe pour désigner la charge de *rentarius* que *notariatus* l'est pour désigner celle de *notarius*. Notons enfin que, plutôt qu'une variante orthographique du classique *reditus*, *redditus* (et *reddituarius*) semble bien un terme nouveau : plutôt qu'au *revenu* des terres, les rédacteurs de nos textes songeaient à leur *rendement*.

La nature même du document publié par M. J. Buntinx : *Het Memoriaal van Jehan Makiel, klerk en ontvanger van Gwijde van Dampierre* (1270-1275), Bruxelles, 1944 (Commission royale d'Histoire, série in-8°) nous le rend particulièrement précieux. C'est l'état des dépenses faites par le comte de Flandre et sa suite lors de la huitième croisade et après son retour de Tunis ; Makiel usait indifféremment du latin ou d'un français teinté de picardisme. Le laconisme et les abréviations d'usage courant dans les textes de l'espèce rendaient la tâche de l'éditeur particulièrement délicate. Elle était compliquée encore du fait que le livre de comptes — le plus ancien document sur papier conservé en Belgique — est en piteux état. Pour avoir négligé la partie proprement philologique de sa tâche d'éditeur, M. Buntinx a laissé imprimer un texte où abondent les fautes de lecture ; non content de les entériner, le *Glossarium* y a ajouté son propre contingent de bévues ; ici, à n'en point douter, M. B. a été victime de sa conception trop scolaire du vocabulaire, destiné simplement à fournir la traduction d'un terme peu commun, mais sans aucune référence. Il s'interdisait ainsi à lui-même un dernier contrôle où les erreurs les plus flagrantes n'auraient pas manqué de lui sauter aux yeux ! Nous renvoyons au *Bulletin de la Commission royale de toponymie et de dialectologie*, XIX, 1945, pp. 153-157, où M. El. Legros, dans la bibliographie critique des travaux intéressant la philologie wallonne pendant l'année écoulée, a relevé celles qui intéressaient la partie romane du texte, mais aussi, pour le glossaire latin, les méprises les plus notoires : *calvus*, non pas *vif*, *ardent*, *passionné* (!!!) mais vraisemblablement — il s'agit d'un cheval — *au poil rare et ras* ; *capistrum*, non pas *van*, *tamis*, mais *licou* ; *impesatus*, non pas *pesé*, *mesuré* (!) mais *empesé* ; *sama*, non pas *selle*, mais *samit* (un tissu) ; *scrignarius*, non pas *trésorier*, *archiviste*, mais *fabricant de*

coffrets, ébéniste (il existe encore à Ath une *rue des Ecriniers*) ; pour *serum*, la traduction *petit lait*, acceptable p. 17, ne l'est certainement pas p. 122, où il est question notamment de *cucullis seri* ! *Reculisse*, « de signification inconnue » désigne, la *réglisse*.

A quoi il nous faut encore ajouter : *caudela* (*bovina*) ; l'interprétation proposée (*cheptel*) n'est pas acceptable, vu le contexte : *pro caudela facienda* (p. 125) ; il faut vraisemblablement lire *candela* ; *fabrica* (pp. 21 et 133) : non pas *atelier, forge*, mais *fabrique d'église* ; *pro secularibus Willekini* (p. 125) : lire *pro sotularibus*.

Le glossaire ne mentionne ni *pattinus* (p. 150), ni l'adjectif *munstraconensis* (p. 118) ; on le cherche tout aussi vainement à l'index des noms propres ; sans doute faut-il y voir une mauvaise lecture de l'adjectif dérivé de *Mons Flaconis* (= *Monte Fiascone*) ; *tumela*, enfin, que nous avons cherché en vain dans les glossaires, méritait bien un mot d'explication. Le contexte : *Die Epyphanie fecit dominus communi garcioni afferenti tumelas* 3 s. (p. 124) nous permet tout au plus de hasarder une hypothèse : ne devrait-on pas lire *tamelas* ? à rapprocher de *talmouse, talemouse* (= espèce de pâtisserie), *talemelier*, D. C. *talemarius* (= boulanger) ; la métathèse se rencontre dans le patois de la Suisse romande : *tamelier* (cf. Gamillscheg, *Etym. Wörterbuch d. franz. Sprache*, s. v. *talmouse*) ; nos *tamelas* désigneraient dès lors les gâteaux des Rois.

A ces inédits, ajoutons les textes d'étude que M. Gessler a réunis sous le titre de *Stromata Mediae et Infimae Latinitatis* (Bruxelles, Librairie encyclopédique, 1944). Le simple relevé des chapitres donnera un aperçu de l'abondance et de la variété de ce petit recueil : *Prodigia*, *clades*, *monstra* (pp. 2-12) ; de *Vita et moribus* (13-30) ; *Notabilia historica* (31-34) ; *Anecdota selecta* (35-46) ; *Archaeologica* (47-55) ; *Mirabilia sacra* (56-70) ; *Monastica* (71-73) ; *Schola et bibliotheca* (74-79) ; *Praedicatio et liturgica* (80-91) ; *Superstitiosa et magica* (92-110) ; *Jura et privilegia* (111-117) ; *Criminalia* (118-129) ; *Medicamina et chirurgica* (130-132) ; *Goliardica et bacchica* (133-142) ; *Curiosa in litteris* (143-150) ; *Epigraphica* (151-152) ; *Epilogus* ; *Explicit*. Et pour nous faire bonne mesure, le plat intérieur de la couverture est occupé par des *furis exsecrationes*, et la préface réduite au minimum ; est-ce à dire que la personnalité du compilateur s'efface derrière les textes ? On reconnaît les goûts du savant professeur de Louvain pour le folklore judiciaire, la sorcellerie, les curiosités philologiques ; on reconnaît aussi son inépuisable érudition ; peut-être même serait-on tenté de la trouver parfois envahissante : il arrive qu'un texte de trois lignes soit

suivi de quatre ou cinq lignes de références bibliographiques. C'est beaucoup si, comme nous le supposons, le recueil s'adresse surtout à des débutants, et, dans ce cas, ne fallait-il pas plutôt leur en faciliter la lecture ? Ce n'est pas dans leur dictionnaire classique qu'ils trouveront le sens de *bacho*, *bachovica*, *effestucatio*, *harmiscara*, *scupha*, *torneamentum*, *villicus*, *wariscapium*, *werpitio* ! Un lexique sommaire leur aurait montré que le moyen âge, dont les *Stromata* révèlent tant d'aspects négligés par les auteurs d'anthologies, avait fait œuvre créatrice en matière de vocabulaire et avait enrichi le latin d'un apport original.

LITTÉRATURE ET DIVERS.

Sitôt parue, *l'Introduction à l'étude du Latin médiéval* de K. Strecker (traduction française de Paul van de Woestijne) est devenue classique ; trois éditions allemandes s'étaient succédées en l'espace de dix ans ; en voici la seconde édition française, qui fait partie maintenant de la collection de la Société des Publications romanes et françaises (n° XXVI, Paris, Librairie E. Droz, 1946) : établie sur le texte de *l'Einführung* de 1939, elle a été complétée par le traducteur de notes ayant trait, les unes, à des publications, françaises et belges spécialement, que l'auteur n'avait pas cru devoir signaler aux lecteurs des pays de langue allemande ; les autres, à des publications parues pendant et depuis la guerre ; il y a peut-être encore quelques oublis : celui des glossaires de M. Pietro Sella est sans doute le plus notable ; il faut les imputer à l'interruption des échanges internationaux et à la disparition — momentanée ou définitive — de nombreux organes d'information. Sachons plutôt gré au traducteur et à l'éditeur d'avoir compris qu'à attendre des temps plus favorables, on risquait de priver longtemps encore les travailleurs en général, et les étudiants en particulier, d'un indispensable *vade-mecum*.

Voici également un ouvrage fondamental : J. de Ghellinck, S. J., *L'Essor de la Littérature latine au XII^e siècle*. (*Museum Lessianum*, Section historique, nos 4 et 5), Bruxelles, L'Éd. Universelle, 1946. En parler dans cette Revue, qui a avant tout la lexicographie pour objet, c'était se résigner d'avance à ne pas lui accorder la place que mérite une œuvre de cette importance. Mais nos lecteurs ne nous auraient pas pardonné d'avoir passé sous silence un ouvrage qu'ils attendent avec impatience depuis qu'ils ont lu ici même (t. XIV-2, 1939) les pages que P. Faider a consacrées aux deux volumes, petits, mais si riches de substance, de la *Bibliothèque catholique des Sciences religieuses*. A la vérité *L'Essor de la Littérature latine au XII^e siècle*

n'en est pas la suite : mais au lieu du troisième volume promis, qui devait condenser l'histoire des quatre derniers siècles du latin médiéval, les deux in-octavo que nous avons devant les yeux sont tout entiers consacrés à cette « renaissance », où « l'on assiste au développement régulier, homogène et autonome des virtualités latentes que portait en lui le monde occidental ». Ce raccourci que nous donnait le P. de Ghellinck lui-même dans l'avant-propos de sa *Littérature latine au moyen âge*, il le justifie aujourd'hui en un ample exposé, où l'abondance des détails n'empêche jamais les vues d'ensemble ; groupe scolaire, groupe monastique et pastoral, groupe didactique, histoire et hagiographie, poésie profane et religieuse, métrique et rythmique sont caractérisés avec justesse, par un homme qui a la pratique des textes, et qui sait situer les œuvres et les hommes dans leur exacte perspective. L'excellent aperçu bibliographique du chapitre d'introduction est complété par les bibliographies spéciales (textes et travaux) établies pour chacune des sections des différents chapitres. L'importance du facteur langue n'a pas échappé au P. de Ghellinck. C'est aux dernières pages de son livre que, embrassant d'un regard cette floraison littéraire si abondante, il considère le « cas, peut-être unique, mais le plus marquant, certes, dans l'histoire des idiomes de l'humanité » d'une « langue à moitié factice, ... étincelle presque mourante à la fin de l'ère mérovingienne, mais ranimée ensuite par un étonnant effort, jusqu'à devenir le seul foyer illuminateur de l'intelligence pendant des siècles, capable, malgré les différences régionales et personnelles, de rayonner, dans une communauté intime, sur les idées et les sentiments de ceux qui l'approchent dans toute l'Europe à peu près ... ». Il note aussi que « c'est de peuples non romains, et par suite à l'abri du mélange du roman parlé et du latin désagrégé, que part en fin de compte la réforme carolingienne, les *Scoti* et les Anglo-Saxons, et c'est chez les Hongrois, dont la langue nationale est totalement étrangère au génie latin, qu'elle se maintient le plus longtemps comme dans un véritable rempart » (t. II, p. 312). Ce miracle ne devait pas durer : la propagation même de l'enseignement, l'adaptation du latin aux multiples préoccupations de la vie pratique, la pression des langues vulgaires, sous l'influence desquelles, perdant son génie propre, le latin deviendra chez un Roger Bacon, chez un Salimbene — pour ne citer que de grands noms — une langue analytique, tout cela allait précipiter une décadence, que déjà la substitution des *Artes* aux *Auctores* et l'intrusion de la dialectique dans la grammaire rendaient inéluctable. Ce jugement d'un humaniste et d'un lettré, attentif surtout aux œuvres savantes et à la production littéraire du siècle, complète et, en somme,

confirme celui où, considérant les choses en sociologue, et d'après une expérience fondée surtout sur les textes juridiques, Marc Bloch soulignait « le singulier dualisme linguistique » — langue de culture d'une part, langue d'usage quotidien d'autre part — « sous le signe duquel vécut l'ère féodale presque toute entière » et « le redoutable inconvénient » que présentait le latin d'être « chez la plupart des hommes qui s'en servaient, radicalement séparé de la parole intérieure » ; d'où « l'absence d'exactitude mentale qui fut une des caractéristiques de ce temps » (*La Société féodale*, I, pp. 121 sqq.). Le miracle du XII^e siècle, n'est-ce pas justement que, dans tant de foyers intellectuels, tant d'hommes aient trouvé dans une langue apprise, « livresque et écrite », un moyen d'expression aussi adéquat ?

Le *Gautier Map, Conteur anglais* de M. André Boutemy (collection Lebègue, 6^e série, n^o 69), Bruxelles, 1945, nous suggère d'inquiètes réflexions sur la situation de nos études dans le monde moderne. Le nouveau moyen âge où nous nous engageons va-t-il nous obliger à reprendre, en le transformant à notre usage, le vieil adage, et faudrait-il dire « *latinum est, non legitur* » ? Le latin n'est plus l'affaire de l'« honnête homme », mais presque exclusivement de spécialistes. Hormis quelques textes classiques, dont l'écoulement est encore assuré dans la clientèle écolière, les éditeurs ne s'aventurent plus à publier des textes latins dans une collection susceptible par son prix et son caractère, de toucher un public un peu étendu. Non que l'érudition leur fasse peur : l'excellent effort de haute vulgarisation tenté par la Collection Lebègue en est la preuve ! Toujours est-il que M. Boutemy, dont le *Gautier Map* est le premier ouvrage que nous offre la librairie française sur le sujet, depuis la thèse (latine !) de J. Bardoux (1900), a dû se résigner à nous présenter des extraits, traduits, mais non accompagnés de leur texte : or, en traducteur consciencieux, il l'avait soumis à un contrôle sérieux : de ce travail de première main, il nous reste des traces dans quelques notes au bas des pages. Ainsi, ce choix d'extraits, destiné en principe à donner un aperçu du talent littéraire de Gautier Map — mais c'est un aspect de la question auquel nous ne pouvons nous attarder ici — ne sera-t-il pas consulté sans profit par les spécialistes eux-mêmes.

Les lettres latines de Grande-Bretagne doivent beaucoup à M. Jacob Hammer. Infatigable prospecteur de la légende arthurienne, il vient d'enrichir la liste de cent-trente manuscrits établie par M. Acton Griscom (dans son édition de 1929) de douze numéros nouveaux : il nous

les décrit (*Some additional Manuscripts of Geoffrey of Monmouth's Historia Regum Britanniae*, dans *Modern Language Quarterly*, vol. 3, n° 2, June, 1942, pp. 235-242), et les quelques extraits qu'il en édite nous permettent de voir à l'œuvre tantôt un abrégiateur, tantôt un interpolateur.

Nous ne pouvons suivre M. Hammer dans ses investigations : recherches de sources, etc. qui intéressent surtout les historiens de la littérature. Mais nous devons mentionner les extraits du ms. 98 de la Bibliothèque capitulaire de Lincoln : *Another Commentary on the Prophetia Merlini* (*Geoffrey of Monmouth's Historia Regum Britanniae, Book VII*) (*Quarterly Bulletin of the Polish Institute of Arts and Sciences in America*, April, 1943, pp. 3-15), tandis que le n° de janvier 1944 du même bulletin contient, dans un long article intitulé *Remarks on the Sources and textual History of Geoffrey of Monmouth's Historia Regum Britanniae, with an Excursus on The Chronica Polonorum of Wincenty Kadlubek (Magister Vincentius)*, d'importants inédits empruntés au ms. 3514 de la Bibliothèque capitulaire d'Exeter, ainsi qu'un poème inédit également, à la gloire de la race galloise (26 vers) :

Inc. *Strenua cunctorum delectant gesta proborum ...*

Expl. *Ex libris densis collegit nos refovens his.*

Mentionnons enfin, toujours dans le même bulletin (Janvier 1945) une étude sur Cassiodore, *The savior of Western Civilization*.

Des États-Unis également nous sont parvenues deux dissertations de l'Université catholique de Washington : Sister Athanasius Braegelmann, O. S. B., *The Life and Writings of Saint Ildefonsus of Toledo* (*Studies in Medieval History*, new series, vol. IV), 1942 ; Sister Mary Immaculate Bodenstedt, S. N. D., *The Vita Christi of Ludolphus the Carthusian* (*Studies in Medieval and Renaissance Latin Language and Literature*, vol. XVI), 1944.

Ce sont des travaux consciencieux et bien documentés — aux dépens, peut-être, de l'investigation personnelle. — Le premier intéresse surtout la mariologie et l'histoire de la liturgie (du baptême, notamment) ; le second étudie les sources et l'influence d'un des auteurs qui ont le plus contribué à modeler la spiritualité du moyen âge finissant et de l'époque moderne ; mais ils ne touchent que de trop loin les questions qui intéressent cette revue pour que nous puissions nous étendre davantage à leur sujet.

REVUES.

Si la *Revue des Études latines* a pu poursuivre sa publication pendant les années de guerre, il ne lui était pas permis cependant de franchir les frontières, et c'est ainsi que nous n'avons pas encore signalé à nos lecteurs le copieux *Mémorial des Études latines*, publié en 1943 à l'occasion du vingtième anniversaire de la Revue, et dédié à celui qui en est l'animateur, M. J. Marouzeau. Ce fut l'occasion, pour les spécialistes français les plus qualifiés, de faire le point et de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les travaux des dernières années. Au nombre des contributions susceptibles d'intéresser plus spécialement nos lecteurs, citons celle de M. A. Burger, *Pour une théorie du roman commun*. Cette nouvelle appellation réussira-t-elle à s'imposer ? elle le mériterait, en tous cas, parce qu'elle mettrait fin à l'équivoque « latin vulgaire », par lequel les uns entendent le langage des classes incultes de la société ; les autres, le *sermo vulgaris* de Quintilien (*Umgangssprache*) ; d'autres enfin, la langue dont sont issues les langues romanes, et à qui il serait donc plus juste de réserver l'appellation de « roman commun ». Au reste, il y a là plus qu'une question de terminologie, et M. Burger montre précisément ce que la connaissance du latin de basse époque peut retirer de l'étude comparative des langues romanes.

M. Pierre Courcelle résume *Vingt années d'Histoire de la Littérature chrétienne*, tandis que M. R. Bossuat donne un *Aperçu des études relatives au Latin médiéval* où, tout en constatant les remarquables progrès réalisés entre les deux guerres, il déplore la dispersion des travaux dans des publications disparates, et l'anarchie dans le domaine de l'édition : ainsi des textes capitaux attendent-ils toujours leur édition critique, tandis que d'autres, bien moins importants, ont été publiés simultanément dans deux collections ! Souhaitons que l'*A. L. M. A.* devienne, en matière de lexicographie tout au moins, un trait d'union et un facteur d'entente internationale.

Le *Moyen Age*, « revue d'Histoire et de Philologie », dont la publication avait été suspendue sous l'occupation allemande, reparait à dater de 1946. La mort de Maurice Wilmotte, dernier survivant de l'équipe des fondateurs, et dont M^{me} Rita Lejeune retrace l'activité de médiéviste en un article d'hommage, a nécessité un remaniement du Comité de direction : parmi les directeurs, M. Bossuat, et parmi les secrétaires M. Boutemy, s'occuperont plus spécialement de la philologie et de l'histoire littéraire latines. Rien dans le premier n^o de la nouvelle série n'intéresse directement nos études, encore qu'il y ait beaucoup

à glaner, après des années d'information déficiente, dans les chroniques bibliographiques : M. Jean Stengers consacre quarante pages aux publications relatives à l'histoire médiévale — entendue dans un sens très large — en Belgique de 1940 à 1945.

De Lyon nous est arrivée, à la fin de la guerre, la *Revue du Moyen Age Latin*, qui est consacrée « aux recherches de littérature latine et d'histoire littéraire du moyen âge, c'est-à-dire aux textes médiolatins, à la langue dans laquelle ils ont été écrits, à la personne de leurs auteurs, aux milieux dont ils sont issus ou qui les ont transmis, aux péripéties de cette transmission, aux institutions et aux doctrines qu'ils ont exprimées et véhiculées ». Sous l'impulsion de M. l'abbé Fr. Châtillon, depuis maître de conférence à la Faculté de Théologie catholique de l'Université de Strasbourg, la *R. M. A. L.*, s'est imposée à la fois par la qualité de ses articles — on relève parmi les collaborateurs les noms de G. Bardy, A. Combes, Et. Gilson, P. Glorieux, H. de Lubac, H. I. Marrou, J. Rivière — et par un certain accent, qui est celui de l'amitié, et en tous cas celui de la franchise. On a dit que les revues savantes sont, pour nous, ce qu'était la correspondance des humanistes au XVI^e et au XVII^e siècles. Oui, sans doute, mais où est cette liberté d'allure, cette verdure qui relève les exposés les plus arides ? Et, puisque les propos enjoués d'une conversation familière trouveraient malaisément place parmi les rubriques habituelles : études — textes — chronique — bibliographie, M. l'abbé Châtillon envoie sept fois l'an à ses abonnés les minces cahiers de *Smaragdus*, Bulletin d'Histoire et de Littérature chrétienne annexé à la *R. M. A. L.* : on y trouve des textes curieux ou d'actualité, des petites nouvelles du monde des académies et des universités (soutenance des thèses, promotions, publications récentes, nécrologie, des *quaesita et quodlibeta*, sorte d'intermédiaire des chercheurs et des curieux ; la modernité du moyen âge s'y révèle aussi bien dans les illustrations, empruntées à des mss. enluminés (cela fait des vignettes d'une rare qualité typographique), dans trois strophes de Colin Muset dédiées à des abonnés retardataires, ou dans quelques lignes du *De Consideratione* de saint Bernard : *L'inconsistance de ces sortes de choses me fait penser à ces brumes du matin qui sitôt formées sont entraînées dans l'air et s'y dissolvent ...* qui ont d'autant plus de saveur qu'elles sont imprimées à la suite d'un extrait de promotion dans la Légion d'honneur ... Mais revenons à la *Revue*, pour citer, parmi les numéros que nous avons sous les yeux, les titres d'articles qui intéresseront plus spécialement nos lecteurs :

t. I, n^o 2 (avril-juin 1945) : J. Leclercq, O. S. B. : *Un sermon pronon-*

cé pendant la guerre de Flandre sous Philippe le Bel (texte inédit) ; Arimaspus : *Pour la fiche « Anima curva »* (Contribution à la lexicographie de la langue philosophique. — Il s'agit d'un emprunt biblique, Ps. LVI) ;

t. I, n° 4 (nov.-déc. 1945) : Nicolau d'Olwer : *Sur la date de la Dialectica d'Abelard* ; J. Leclercq : *L'amitié dans les lettres du moyen âge. Autour d'un manuscrit de la bibliothèque de Pétrarque (ars dictandi et formulaires)* ; A. Cordoliani : *Notes sur un auteur peu connu : Gerland de Besançon (XII^e s. ; auteur de la Candela, encyclopédie de théologie et de droit canon, et d'un Tractatus de abaco)* ; Arimaspus : *Pour la fiche « Anima curva »* (suite).

t. II, n° 1 (janv.-avril 1946) : H. Peltier : *Hugues de Fouilloy (Hugo de Folieto), chanoine régulier de Saint-Laurent-au-Bois* ; A. Boutemy : *Giraud de Barri et Pierre le Chantre. Une source de la Gemma ecclesiastica* ; J. Leclercq : *Le genre épistolaire au moyen âge.*

t. II, n° 2, (mai-juillet 1946) : L. Musset : *Un aspect de l'esprit médiéval : la « cacogéographie » des Normands et de la Normandie* (usurpations toponymiques et légendes étymologiques) ; J. Châtillon : *L'héritage littéraire de Richard de Saint-Laurent* (genèse des attributions fausses ou douteuses) ; J. Leclercq : *Les décrets de Bernard de Saintes* (ca. 1150 ; texte inédit) ; H. I. Marrou : *Pour la fiche « Ecclesia catholica »* (en marge de l'ouvrage de P. Lemerle : *Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris 1945) ; Et. Gilson : *Note sur les noms de la matière chez Gilbert de la Porrée* (Le commentaire du *de Trinitate* de Boèce éclairé par le commentaire sur le Timée de Chalcidius) ; Arimaspus : *Clameur du cœur* (complément à un article de Dom B. Capelle sur la tradition scripturaire et patristique de *clamor cordis*).

t. III, n° 2 (mai-juillet 1947) : J. Leclercq. *Le florilège d'Abbon de Saint-Germain* (nombreux extraits inédits à ajouter aux cinq sermons publiés par d'Achery [Migne, P. L. CXXXII, 161-778] ; quelques remarques sur la langue : *bercilosum* = berceau, et différents romanismes [p. 116, n. 16] ; *christianitas* [p. 123, n. 3]) ; A. Boutemy. *Quatre poèmes nouveaux de Simon Chèvre d'Or*. (édition de quatre pièces du ms. Bodl. Rawlinson G. 109 :

a) Inc. *Sol, iubar emittens, occasum fecit in ortu...*

Expl. *Hec parat, illa rapit, hec fovet, illa necat.* 24 v. Epitaphe d'un prince Philippe de France, fils de Louis VI.

b) Inc. *Hic iacet ille Petrus, pater et decus urbis et orbis ...*

Expl. *Lucem de cuius lumine lumen habet.*

6 v. Epitaphe de Pierre Lombard.

c) Inc. *Transiit a regno Constantia, gloria regni,...*

Expl. *Plus ualet, hoc prestat, hunc uidet, illud erit.*

16 v. Epitaphe de Constance de Castille, reine de France.

d) Inc. *Sol nebula premitur, flos turbine, peste serenum ...*

Expl. *Vela fluunt, puppis soluitur, unda subit.*

42 v. sur le conflit d'Alexandre III et de Victor IV.

Leurs dates [ca. 1160], les rapprochements textuels, l'influence de Pierre de Saintes, justifient l'attribution proposée).

Arimaspus. *HELLEBORUM-ALIBORON*. (L'hypothèse de M. Gunnar Tilander n'exclut pas celle d'Ant. Thomas, Inst. de France, *Acad. des Inscriptions*, séance du 1^{er} mars 1918); Henri Peltier. *Nuntius pennigero volatu. Pigeons voyageurs ?* (Glose d'un passage de la *Translatio S. Viti Martyris* [837]; il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une simple figure de style); M. A. Dimier, *Une réminiscence de Sedulius chère à saint Bernard*; Et. Gilson. *Magisterium (divinale)* (Le titre de l'œuvre de Guillaume d'Auvergne a dû lui être suggéré par un passage d'Avicenne, où *magisterium* est pris dans le sens absolu de *scientia*, métaphysique). Enfin, dans la *Chronique*, un très intéressant aperçu de M^{lle} Jeanne Vieliard sur l'activité de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes au cours de ses dix premières années d'existence.

De Hollande nous arrive *Vigiliae christianae, A Review of early Christian Life and Language* (North Holland Publishing Company, Amsterdam). Au sommaire du premier numéro, outre des études de MM. J.-H. Waszink (*Pompa diaboli*) et G. Quispel (*Ad Tertulliani Adversus Marcionem Librum Observatio*, etc), un article liminaire : *Le latin commun et le latin des chrétiens*, où M^{lle} Christine Mohrmann est amenée à considérer à nouveau le phénomène de la langue spéciale. Elle l'éclaire à l'aide notamment de quelques passages de S. Augustin, où l'on voit que le grand docteur a nettement conscience d'une tradition linguistique propre aux chrétiens; celle-ci se manifeste à la fois par des jeux de mots fort goûtés dans les milieux chrétiens et par des emprunts — étudiés chez Ammien Marcellin par M. G.-B. Pighi — où l'on perçoit tantôt le persiflage des païens, tantôt la conscience que ceux-ci avaient aussi d'une frontière entre les deux usages.

Dans les *Mélanges de Science Religieuse* (4^e année, cahier I, 1947), édités par les Facultés catholiques de Lille, le Bulletin de morale contient une critique très poussée d'un récent ouvrage du P. de Lubac, à l'occasion duquel le P. de Blic est amené à examiner de très près la terminologie thomiste : *supernaturalis, superadditus*, etc. : pages

intéressant avant tout le théologien, mais que le lexicographe ne peut cependant ignorer.

Faisant écho à l'étude de M. René Verdeyen, *Petrus Dasypodius et Antonius Schorus — Bijdrage tot de Studie van de Lexicographie en het Humanisme (Verlagen en Mededeelingen der Kon. Vl. Academie voor Taal- en Letterkunde, 1939)*, M. Bouchery, dans l'organe des bibliophiles anversoïses (*De Gulden Passer*, 22^e jaargang, 1944, pp. 63-81) apporte une contribution personnelle à la connaissance de l'abondante littérature lexicographique qui fleurit aux Pays-Bas à la fin du XV^e et pendant tout le XVI^e siècle. Le savant conservateur du Musée Plantin-Moretus a considéré surtout le côté humaniste de cette production, et sa signification au point de vue du progrès des études classiques, et même de la linguistique : car, en fait, ce sont des préoccupations d'étymologistes que manifestent de plus en plus les éditions successives des dictionnaires de Kilianus. — Il ne néglige pas néanmoins les humbles précurseurs de ces ouvrages monumentaux, à commencer par le *Teuthonista of Duytschlender* de Gheraerd van der Schueren (1475), et les *Gemmae, Gemmulae vocabulorum*, encore toutes médiévales d'esprit. La barbarie même de leur partie latine, qui les fit tenir en piètre estime par les humanistes, leur vaudra sans doute la considération des collaborateurs du nouveau Du Cange, qui essaieront d'obtenir de cette dernière instance la solution de cas désespérés ! Il y a même des ouvrages restés inédits ; telles ces *Expressiones vocabulorum in tribus ydeomatibus* (XV^e s.) du Musée Plantin. A ce domaine mal connu, l'article de M. Bouchery constitue la meilleure des introductions.

Les deux fascicules de *LATOMUS* parus en 1946 sont consacrés à la mémoire, l'un de M.-A. Kugener, professeur à l'Université de Bruxelles ; l'autre, à celle de Gilbert Heuten, jeune savant de grand avenir mort pour la Patrie en 1940. Au sommaire du premier, notons : A. Boutemy : *Une trace possible du Delirus d'Axius Paulus chez Gautier Map* ; Jacob Hammer : *Les sources de Geoffrey de Monmouth*, *Hist. Reg. Brit.*, IV, 2 ; Jean Préaux : *Rodulfe de Saint-Trond et les principes de la critique historique* ; Aug. Vincent : *Prandium dans les noms de lieux en Belgique et en France (Pransières, Pranzière, Prangeleux, Prandjelâye, etc.)* Dans les *Mélanges Gilbert Heuten* : A. Boutemy : *Le poème Pergama flere uolo et ses imitateurs du XII^e siècle* ; J. Gessler : *Critique conjecturale et ponctuation* ; J. Hammer : *Note sur l'histoire du roi Lear dans Geoffrey de Monmouth* ; Aug. Vincent : *Les localités belges chez l'Anonyme de Ravenne (vers 670)*.

Maurice HÉLIN.